

Le monde illustré journal hebdomadaire

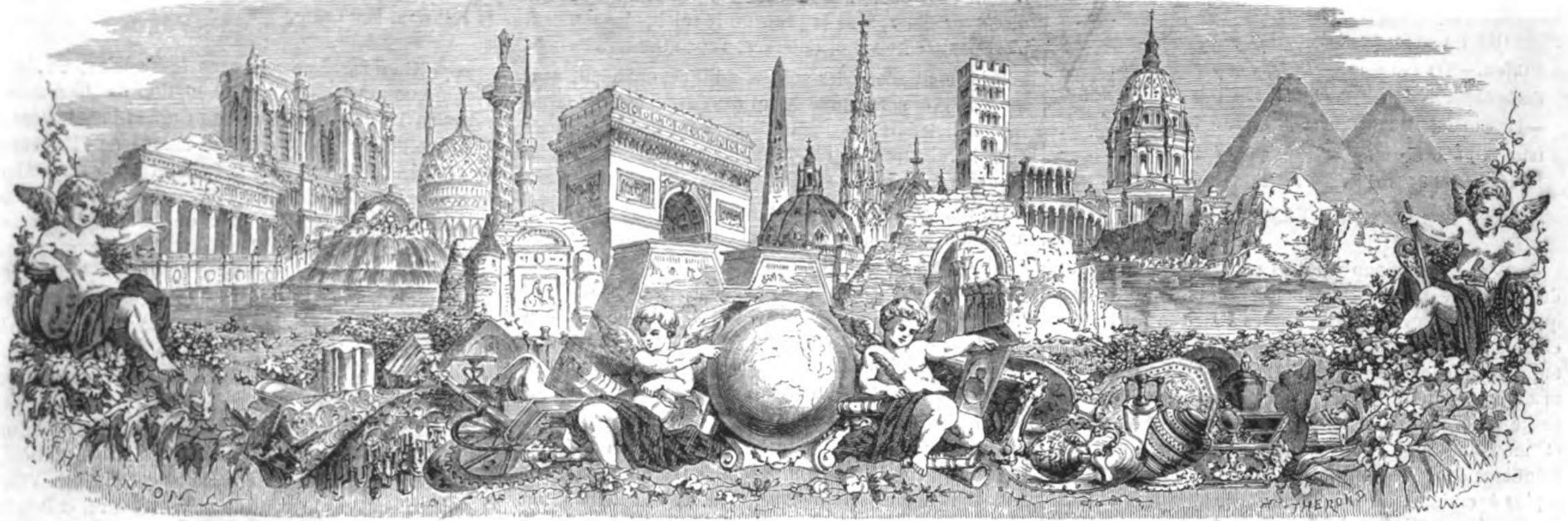
Paris 1866

2 Per. 51-10,1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10498776-7

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 VOLUMES : 195 FRANCS.

40^e Année. N^o 459. — 27 Janvier 1866

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

DIRECTEUR : **POINTEL.**

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE

TEXTÉ : *Courrier de Paris*, par Charles Yriarte. — Evénements d'Espagne, par A. Baumann. — M. Fonsard, par M. V. — *Revue anecdotique*, par Lorédan Larchey. — *Sénégal*, par Maxime Vauvert. — *Démolitions dans la Cité*, par Léo de Bernard. — **FEUILLETON :** *Mon oncle Claude*, par Jean Du Boys. — Cour-

rier du Palais, par Petit-Jean. — Cherbourg, par M. V. — Le chevalier Massimo d'Azeglio, par M. V. — Les bataillons de moyenne garde attaquant les hauteurs de Mont-Saint-Jean, par M. V. — *Théâtres*, par Charles Monselet. — *Chronique musicale*, par Albert de Lasalle. — *Courrier de la mode*, par la vicomtesse de Renneville. — Juan-Williams Rebolledo, par Léo de Bernard. — *Echecs*, par Paul Journaud.

GRAVURES : Espagne : Le capitaine Concha harangue les soldats; les régiments de Baylen et de Calatrava s'emparent d'une machine; le général Zabala quitte la gare de Trombique. — M. Fonsard. — Décor du 2^e acte du *Lion amoureux*. — *Sénégal* : Expédition du Rip. — *Démolitions dans la Cité*. — Massimo d'Azeglio. — *Ouregan à Cherbourg*. — Le dompteur Batty. — Les bataillons de moyenne garde. — Juan-Williams Rebolledo. — *Rébus*

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-ITALIEN : *Leonora*, opéra en quatre actes
de M. Mercadante (8 janvier).

La vérité est que les opéras du maestro Mercadante, très-acclamés en Italie, n'ont jamais été reçus en France qu'avec une froideur marquée. Je sais bien qu'*Elisa e Claudio*, et surtout *il Giuramento* ont été écoutés avec respect. On trouverait même dans les feuilletons du temps quelques points d'exclamations qui pourraient donner le change sur l'impression véritable que causèrent ces partitions plus estimables qu'enlevantes. Mais l'enthousiasme étant la maladie de certains feuilletons « bien fol est qui s'y fie. »

On peut se demander — et sans vouloir soulever la grosse question des races latines — d'où provient cette dissidence entre les dilettantes de deux nations qui ont tant d'affinités artistiques ? Mercadante règne à Naples, tandis qu'il périclite à Paris.

Ne croyez vous pas que les Italiens se sont exagéré le plaisir qu'ils ont ressenti au *Giuramento* et à cette *Leonora* dont nous avons l'air de faire si bon marché ? Un sentiment de fierté, d'ailleurs bien justifiable, les a troublés et comme éblouis. Parce que Mercadante, imbu de maîtres allemands, a poussé plus loin qu'aucun de ses compatriotes la science des combinaisons harmoniques, on l'a acclamé comme une preuve vivante que cette science ne répugnait point au génie ultramontain. On a été jusqu'à appeler Mercadante le Meyerbeer de l'Italie, car dans tous les pays il y a des gens qui se plaisent à ces accouplements des mots contradictoires.

Je ne nierai pas le haut savoir qui perce en maint endroit des opéras de Mercadante. Mais je demande à placer une observation : j'ai toujours cru que le suprême de l'art chez un compositeur était d'accompagner ses mélodies suivant leur caractère propre, et que si on orchestrait à la Weber un couplet d'Adolphe Adam on pécherait grièvement contre ce qui pourrait s'appeler la logique musicale. Or, prenez la partition de *Leonora* et vous verrez que le maestro se laisse aller à charger l'accompagnement de chants qui ne comportent pas ces complications excessives.

Paris est encombré d'architectes qui, dans l'exercice de leur profession commettent une erreur analogue : ils croient bonnement dissimuler ce que la silhouette d'un immeuble peut avoir d'élémentaire, — par exemple quatre lignes droites se coupant à angles droits — en gratifiant la façade d'un luxe effréné de sculptures. Dans l'un comme dans l'autre cas le goût offensé se révolte, et les révoltes du goût se manifestent quelquefois par des bâillements.

Deux causes ont encore contribué à l'insuccès de *Leonora* : l'obscurité du libretto, et les défaillances de l'exécution.

Le bruit ayant circulé que le sujet de *Leonora* était emprunté à une ballade du poète allemand Bürger, on s'abordait au foyer en disant : « Vous savez, c'est la ballade Bürger mise en musique... » Le moyen de répondre : « Quelle ballade ? quel Bürger ?... » Nul ne l'a osé, et ainsi chacun est resté tranquillement à croupir dans son ignorance. C'est triste à avouer, mais il n'y avait peut-être pas dans l'assistance quatre personnes capables d'enseigner aux autres ce point de la littérature allemande. C'était bien le cas de faire une conférence ; je ne sais même pourquoi on n'a pas encore songé à donner ce débouché aux conférenciers. Ils auraient l'entr'acte pour se livrer à leurs exercices, et — plaisanterie à part — il serait quelquefois opportun d'employer ce moyen extrême pour surexciter l'attention du public.

Nous avons dit il y a trois minutes que l'exécution de *Leonora* laissait à désirer ; et ce n'est que trop vrai. Fraschini, visiblement empêtré dans les habits fantasques dont le costumier l'a affublé, n'a point fait sonner sa magnifique voix. Delle Sedie n'a guère eu qu'une phrase pathétique dans l'ensemble du troisième acte ; et puis son rôle de vieux général l'oblige à boiter toute la soirée, ce qui est fort déplaisant pour le chanteur autant que pour ceux qui l'écoutent. Nous ne savons si cette infirmité est utile en quoi que ce soit au développement de l'action, ou si elle ne sert qu'à accentuer le caractère du personnage, auquel cas on pourrait la guérir aux prochaines représentations, et tout le monde s'en trouverait bien.

Scalèse a joué avec souplesse le rôle de Stréltz moitié bouffon, moitié larmoyant. M^{me} Vitali a interprété dans un sentiment très-vrai une scène de folie qui, comme toutes celles dont abonde le répertoire italien, a besoin d'être sauvée avec adresse. Car, je vous demande si ce procédé dramatique est usé ? Tâchez donc de me dire aussi pourquoi les folles au théâtre revêtent toutes le même costume, une sorte d'uniforme, qui se compose d'une robe de mousseline blanche à plis très-larges, sur laquelle flottent de grands cheveux dénatés ? Les aliénistes les plus accrédités sont muets sur ces symptômes.

Si l'ensemble de la partition a, comme je l'ai dit, reçu un froid accueil, quelques morceaux n'en ont pas moins été remarqués des connaisseurs. Pour notre part celui que nous avons le plus goûté est le quatuor du premier acte qui rappelle un peu la manière de Bellini par l'ampleur de la mélodie autant que par l'heureuse

disposition des voix. Le finale du premier acte est assez énergique. Il faut encore écouter avec recueillement le duo entre Scalse et M^{me} Vitali, et surtout un trio bouffe exécuté brillamment par Fraschini, Delle Sedie et Scalse. Ce trio, qui est le morceau capital du quatrième acte, a été bissé.

Les dilettantes qui ont entendu *Leonora* en Italie — depuis 1844, époque à laquelle elle fut donnée au Teatro-Nuovo de Naples — se plaignent de nombreuses coupures qui auraient été pratiquées à travers la partition, et dont aurait particulièrement souffert le rôle du second tenor. Je sais bien que ces façons de procéder sont le plus souvent préjudiciables à l'unité d'effet d'un opéra; mais j'aime à croire que les pages sacrifiées n'étaient pas les meilleures, et que pour en venir à ce parti extrême on s'est fondé sur la longueur du spectacle qui aurait dépassé la mesure ordinaire.

— L'Opéra a donné lundi la reprise du *Dieu et la Bayadère*, opéra en deux actes de M. Auber, qui n'avait pas été représenté depuis nombre d'années. Nous en reparlerons dans notre prochaine causerie.

ALBERT DE LASALLE.
